

Bernard SELLIER

Les deux Vies de Julien
Lacombe

Roman



Alexandrie Online

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>

Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur

Date de publication : 15-06-2007

La loi du 11mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservés l'usage privé du copiste et non destinés à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Extrait

... Alors, je me suis englouti en toi. Nous avons sombré l'un dans l'autre. Comme des fous qui n'appartiennent déjà plus à la terre. Comme des anges qui se détachent de la matière, pour goûter au Paradis ce que l'humain ne connaîtra jamais.

Pauvre Coralie ! Quelle souffrance serait la sienne ! Oh, je me suis dit qu'elle n'éprouverait qu'une peine temporaire, que de multiples bras ne demanderaient qu'à consoler ses larmes. Toutes ces phrases creuses et mensongères qui ne servent qu'à plâtrer notre culpabilité.

Et puis les semaines ont passé. Je me sentais de moins en moins le courage d'avouer la vérité. Lorsque l'on hésite à se jeter à l'eau, lorsque le mental se met à tourbillonner comme un malade et décide de prendre les commandes, il n'y a plus rien à faire pour le contrer. J'ai commencé à mentir, à devenir un expert dans le domaine de la dissimulation. Jamais je n'aurais supposé posséder autant de ressources d'imagination. Mais l'amour, celui que j'appelais le seul véritable, me donnait des ailes, une puissance insoupçonnée. Est-ce que Coralie se doutait de quelque chose ? Aujourd'hui encore je l'ignore. Lorsque je revois les événements qui ont parsemé ces deux années, quelquefois avec une précision chirurgicale que le temps n'émousse pas, je n'arrive pas à découvrir un signe évocateur d'une possible suspicion.

Est-ce une aide du destin ? Toujours est-il que Coralie a reçu une proposition pour un spectacle. Oh, ce n'était pas du grand ballet, comme « Le lac des Cygnes » ou « Casse-noisette » ! Simplement une création de bonne qualité, qui tenait à la fois de la revue et de l'opérette. Les périodes de répétition s'accumulèrent. Ce qui me permit d'accroître les heures que je passais auprès de Marie. Le cousin ne nous voyait plus beaucoup. Je le croisais une ou deux fois par semaine, entre deux étages. Mais cela suffisait à ses yeux de lynx pour deviner la métamorphose qui se produisait en moi.

Je venais de rencontrer Marie depuis trois jours, lorsque je me trouvai nez à nez avec lui dans le hall de l'immeuble. Il vint vers moi, m'embrassa affectueusement, à son habitude, puis me tint fermement par les épaules en plongeant ses yeux dans les miens.

— Toi, mon petit, tu as changé...

Sa clairvoyance me gênait. Je lui ai répondu que je prenais beaucoup de plaisir dans mon « travail ». Ce à quoi il me répondit en riant très fort :

— Non ! non ! Adrien, je veux bien que tu me prennes pour un vieux. Après tout j'en suis un ! Mais que tu me prennes pour un aveugle, ou pire, pour un con, ça je refuse absolument ! Tu ne vas pas faire croire à un rusé comme moi que ce sont les gammes qui te donnent cette mine là ! Je mets mes deux mains à couper que c'est un joli petit minou !

J'étais sur le point de nier farouchement, mais il ne m'en a pas laissé le temps.

— Ta, ta, ta... Rassure-toi, je suis une tombe. Tiens, une tombe du Père Lachaise ! Tu n'as rien à craindre. Jamais un mot ne franchira mes lèvres devant ta petite Coralie. Je suis heureux pour toi, cousin. J'aime que les gens s'aiment. C'est la seule chose qu'il y ait de bonne sur cette foutue terre. A part l'argent, à la rigueur !

Il me serra de nouveau tendrement, et partit vers son mystérieux travail, gai comme un pinson. J'étais resté sur place, éberlué, ne sachant trop si je devais m'inquiéter de cet aveu involontaire que mon mutisme lui avait donné. Finalement, cet incident fut rapidement oublié et l'anxiété ne dura pas plus de quelques instants.

Coralie se rendait aux répétitions tous les jours à partir de 14 heures. Cinq minutes plus tard, ponctuellement, je partais à pied et parcourais en un petit quart d'heure les huit cents mètres qui me séparaient de l'appartement de Marie, dans cette voie qui symbolisait si merveilleusement notre rencontre : la rue de Paradis ! Elle habitait au cinquième et je montais les marches quatre à quatre, au point que je débarquais tout essoufflé devant la porte de son deux pièces.

Nous n'avions pas besoin de nous dire un mot. Nos yeux conversaient sans le secours des paroles. Nous nous jetions dans les bras l'un de l'autre et nous perdions toute notion du temps jusqu'à ce que le réveil me rappelle que le café et son piano m'attendaient. La lassitude, la monotonie nous étaient totalement inconnus. Il me semblait que cette merveilleuse régularité horlogère dans nos rencontres aurait pu durer mille ans, une éternité même, sans que nous prenions conscience que l'usure du temps, des corps, des gestes, est inéluctable.

Tout de même, aujourd'hui, en écrivant ces lignes et en revivant notre passion, je ne comprends toujours pas comment j'ai été capable de vivre simultanément avec ces deux femmes. Sans culpabilité, sans remords, comme s'il s'agissait d'un décret du destin auquel je me conformais en simple pion obéissant.

Les représentations de Coralie ont commencé. Elle était effectivement merveilleuse et sa grâce ravissait tous ceux qui assistaient au spectacle. Le succès fut grand. Prévues pour trois semaines, les séances se prolongèrent deux mois et demi.

Le créateur était italien. Devant le succès parisien de son ouvrage, il décida de l'exporter dans sa ville d'origine, à Turin. Lorsque Coralie me fit part de cette offre qui lui était faite, elle était inquiète, craignant mon refus. Je dois l'avouer, cette opportunité me ravissait. Mon attitude était horrible sans doute. Mais l'amour balayait toutes les oppositions, refoulait tous les sentiments qui auraient pu s'opposer à lui. Il était d'une force surhumaine ! Je lui étais soumis avec délices.

Coralie ne s'étonna pas de mon acceptation. Je l'avais enrobée dans une

magnanimité altière et dans un tissu d'hésitations qu'il faut bien nommer hypocrites.

Marie et moi avions désormais toutes les heures du jour et de la nuit pour nous aimer pleinement. Je ne faisais plus que de rares apparitions dans mon appartement et avais transféré la moitié de mes affaires dans son petit logement. L'homme âgé qui l'accompagnait le soir où je l'avais rencontrée, était son père. C'était un être bon, généreux, qui se réjouissait sincèrement de voir sa fille comblée. Mais, comme tout père qui se respecte, il s'inquiétait aussi du fait qu'elle ait jeté son dévolu sur un homme marié. Cela ne l'empêchait pas de me présenter une excellente figure chaque fois qu'il nous rendait visite.

Les communications n'étaient pas alors aussi performantes qu'elles le sont aujourd'hui ! J'avais des nouvelles de Coralie une fois par semaine. Et encore ! Elle semblait se languir de moi et me racontait en détail toutes les avances que lui faisaient les beaux Italiens avec obstination et qu'elle refoulait avec non moins de constance. Je lui répondais régulièrement, mais mon cœur, ma tête et mon âme étaient ailleurs. Perdus dans un rêve enchanté qui prenait chaque jour la forme d'une réalité plus dense.

Marie et moi sommes allés voir un jour une voyante. Enfin, c'est le terme qui était imprimé sur les petits cartons qu'elle distribuait. Il était même précisé, au cas où l'on aurait eu quelques doutes sur ses capacités : « extra-lucide ». En fait, elle était astrologue, tirait les tarots, se servait occasionnellement de sa boule de cristal, et je serais bien en peine de dire si tous ces instruments lui étaient d'une quelconque utilité, ou si c'était de la poudre aux yeux. Elle s'appelait Madame Rochat. Je n'étais pas très enthousiaste pour cette séance. J'avais sans doute un peu peur. Mais ma réticence n'était pas suffisante pour contrer l'élan de Marie. Et j'étais prêt à tout pour satisfaire ses désirs.

La dame en question était assez jeune, belle, avec un type espagnol très prononcé. De grands cheveux noirs qui descendaient sur ses épaules et un bandeau blanc qui lui donnait un air impressionnant. Son cabinet était petit, très sombre, seulement éclairé par une demi douzaine de bougies réparties sur plusieurs guéridons. Il y avait à peine la place pour recevoir deux clients à la fois.

Pourquoi est-ce que j'insiste si longuement sur cette séance ? Parce qu'elle a marqué le tournant de ma vie. Quand j'y repense aujourd'hui, dix-huit ans après, je sens encore ta petite main qui serrait fortement la mienne tandis que nous étions assis, côte à côte, devant la table de Madame Rochat. Je n'osais pas la fixer et je contemplais le minuscule chat noir qui dormait tranquillement dans un panier, complètement indifférent à ce qui se passait autour de lui. Elle avait saisi un jeu de cartes et le tripotait longuement tout en marmonnant une espèce de mélodie indistincte. Ce qui m'avait le plus

surpris, en y réfléchissant par la suite, c'est qu'elle ne nous avait posé aucune question. Il est bien connu que nombre de soi-disant voyants vous interrogent subtilement et se servent ensuite de ce que vous avez laissé filtrer innocemment, pour vous servir des « vérités » spectaculaires. Ce n'était pas son cas.

Elle s'était brusquement arrêtée de chantonner pour parler normalement. Et sa voix était encore plus impressionnante que la pièce qui lui servait de cabinet. Une voix caverneuse, profonde, qui semblait jaillir de son ventre. Je me souviens de ses paroles comme si nous étions encore là tous les deux, Marie, devant elle, un peu tremblants.

« Je vois... je vois un couloir blanc, très blanc, des hommes qui s'agitent, ils courent, ils amènent un blessé, une femme très jeune... Elle a perdu beaucoup de sang, elle est pâle, si pâle. Elle appelle quelqu'un, mais il n'entend pas, il n'est pas là... Elle se croit abandonnée, la pauvre petite... »

Bernard SELLIER

De formation scientifique, mais passionné par l'écriture, le cinéma et la musique. Auteur de Recueils de poèmes, nouvelles, scénarios, théâtre et romans.

Les deux Vies de Julien Lacombe

A l'aube du troisième millénaire, alors que les passions se consomment comme de vulgaires objets manufacturés, est-il encore possible, raisonnable, de croire à l'Amour absolu ? A cette réunification parfaite, idéale, de deux Âmes qui s'espèrent et s'attendent depuis la nuit des temps ? A vingt-deux ans, Julien Lacombe voit s'ouvrir devant lui un brillant avenir de pianiste, aux côtés de sa compagne Axelle. Mais un jour, fortuitement, surgit LA révélation de l'Âme Sœur, Sarah, qui attend leur Union absolue. Il part en quête de celle qui lui est promise. Mais une étrange fatalité se plaît à amonceler sur le sentier les fausses pistes, les obstacles, les doutes. Jouet dérisoire entre les mains du destin facétieux, Julien est ballotté comme un fétu de paille entre ces deux incarnations de la Femme idéale...